

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE

L'ETUDIANT

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

F. A. BAILLAIRGÉ, P^{TR}E

PROPRIÉTAIRE ET RÉDACTEUR

ABONNEMENT : \$1.00 par année. (Pour les écoliers, les instituteurs et les institutrices, \$0.50)
 On est prié d'adresser toutes les communications concernant la rédaction et l'administration de
 l'*Etudiant* au Rév. F. A. BAILLAIRGÉ, P^{TR}e, au Collège Joliette, à Joliette, P. Q. Canada.

SOMMAIRE :

Utilité de la philosophie	F. A. B.	Revue de 1885 (Partie religieuse)	
Cadeau à...		Nouvelles des maisons d'éducation	
Comment on doit parler des Supérieurs (Bon ton)	F. A. B.	Nouvelles diverses	
Nuite, deboute, va cri ton chapeau (Correction du langage)		Prime de l' <i>Etudiant</i>	
Les petits oiseaux (poésie)	J. Générion.	Toisé des corps...	F. A. B.
Les enseignements de la géologie	Chs Baillaigré	L'auberge de l'Ange-gardien (narré)	
Est-il permis de résister à un gouvernement tyrannique ?	Annales Térésiennes.	Prospectus du <i>Couvent</i> (nouvelle publication)	
Jean, Joseph, Gaspard.		J'y crois sans peine	
La Médaille miraculeuse	Un Congréganiste.	Une bibliothèque en terre cuite	Révd. Lamy
Les dires de...	Polichinelle	Délassons nous un peu (Joyeux Passe-Temps)	Un relig.
Pouvoirs et attributions des conseils municipaux	J. M. Tellier.	Moyens d'action de la colonisation	Silvio
		Nouvelles difficultés (gymn. intell.)	
		Bulletin bibliographique	F. A. B.
		Encouragements	

Petites leçons de Philosophie

INTRODUCTION

A LA PHILOSOPHIE

(Suite.)

Voir l'*Etudiant*, tome 1er pages 22, 57, 104, 145, 163, tome 2e p. 3.

Utilité de la Philosophie.

23. *Je serais aise de savoir si la philosophie est utile. Il y en a tant qui négligent cette étude, même dans les classes de philosophie, qu'on est porté à croire qu'elle sert peu.*

R. Le fait que bien des étudiants négligent la philosophie ne me donne aucun doute sur l'utilité de cette science. Ces jeu-

nes gens, règle générale, sont très bornés. S'ils ne sont point bornés, ce sont de fiefés paresseux.

La philosophie est utile et très utile.

Je le démontre.

L'utile, c'est ce qui sert à quelque chose (cette majeure est claire pour tous.)

Or la philosophie sert à quelque chose (cette mineure sera démontrée par les diverses preuves qui vont suivre.)

Donc elle est utile.

La philosophie sert même à beaucoup de choses.

Elle est donc non-seulement utile, mais encore très utile.

Démontrons que la philosophie sert à quelque chose et à beaucoup de choses.

I^{ère} PREUVE.

La philosophie élève l'homme, dans l'ordre naturel, au plus haut degré de perfection. C'est-à-dire que c'est par la philosophie surtout que l'homme se perfectionne, qu'il se complète (perfection, per totum factum, fait partout.)

Je dis dans l'ordre naturel. Nous savons tous en effet que la grâce plus puissante que la raison élève bien autrement l'homme. Mais ceci est de l'ordre surnaturel.

N. B. Ce qui fait la perfection de l'homme, c'est en réalité ce qui fait la perfection de ses facultés les plus nobles : l'intelligence et la volonté.

Ceci posé :

I. LA PERFECTION DE L'INTELLIGENCE VIEN

1^o *de l'attention.* L'attention c'est l'application de l'esprit à quelque chose. Pour arriver à comprendre, il faut s'arrêter, considérer, c'est-à-dire faire attention. Sans quoi tout passe inaperçu.

2^o *de la méthode.* Procéder avec méthode, c'est mettre de l'ordre dans ses études. Avec de l'ordre dans une bibliothèque, on trouve vite un volume. Avec de l'ordre dans ses études, on trouve aussi plus vite la vérité. Telle vérité, par exemple, sera toujours dans l'ombre, si on ne s'applique tout d'abord à telle vérité plutôt qu'à telle autre.

3^o *de la rectitude du jugement.* La rectitude du jugement fait que ce que nous disons est en rapport avec la réalité des choses.

4^o *des idées générales.* Les idées générales sont celles qui expriment une chose commune à plusieurs choses, (ainsi l'idée *humanité*, qui exprime une chose commune à Pierre, Jacques, Jean, &c.) Ce sont, peut-on dire, des idées d'ensemble. Ces idées sont aux autres idées ce que sont les sommets par rapport à la vallée. Du haut de la montagne, on aperçoit de plus vastes horizons et on voit de plus nombreux détails. C'est un fait d'expérience

que les idées générales donnent à l'homme une véritable supériorité.

II. LA PERFECTION DE LA VOLONTÉ VIEN :

de ce qu'on peut appeler la rectitude de tendance. Une volonté parfaite, c'est une volonté qui suit la bonne direction, une volonté qui fait ce qu'elle doit faire, et qui par conséquent connaît parfaitement tous ses devoirs.

Or

I. LA PHILOSOPHIE DONNE A L'INTELLIGENCE :

1^o *L'attention.* En effet les questions philosophiques étant nombreuses et difficiles, on ne peut les comprendre sans y appliquer très souvent et très sérieusement son esprit. Par suite de cette répétition du même acte, on acquiert l'habitude de s'appliquer. Mais, cette application de l'esprit, c'est l'attention.

2^o *La méthode.* Si on ne suit une certaine marche dans l'étude des questions philosophiques, on n'arrive qu'à la confusion et à l'obscurité. Il faut donc pour arriver à un résultat traiter telle ou telle question avant telle autre. On acquiert donc par la répétition du même acte l'habitude de procéder avec ordre. Mais, cet art de procéder avec ordre est précisément ce qu'on appelle la méthode.

3^o *la rectitude du jugement.* C'est une conséquence de ce qui précède. Dès qu'un homme, en effet, fait attention et qu'il procède avec méthode, il ne se méprend point sur la nature des choses, ses jugements sont conformes à la réalité des choses, ce qui revient à dire que son jugement est droit.

4^o *les idées générales.* Et cela de deux manières : 1^o parce que l'ontologie toute entière est consacrée à l'étude des idées générales.

2^o Parce que la philosophie étant la science des choses par leurs causes dernières, c'est-à-dire par leurs racines, on ne peut arriver à la connaissance de ces racines sans arriver à la connaissance plus ou moins par-

faite de ce qui est attaché à ces racines, de ce qui n'en est que l'épanouissement.

Pour résumer, en y ajoutant un mot d'explication, il y a des choses qui commandent à d'autres choses comme il y a des hommes qui commandent à d'autres hommes. L'officier qui commande à un grand nombre de soldats s'appelle *général*. La chose qui commande à d'autres choses peut s'appeler aussi *général*. L'idée qui exprime cette chose s'appelle donc aussi *générale*. Or la philosophie nous met précisément en présence d'idées d'où dépendent d'autres idées, c'est-à-dire que la philosophie nous met en présence d'idées qui commandent à d'autres idées et par suite en présence d'idées générales.

II LA PHILOSOPHIE DONNE A LA VOLONTÉ

la *rectitude* de tendance, à ce sens au moins, que faisant connaître à l'homme ses devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers soi-même, elle lui met entre les mains tout ce qu'il faut pour donner à sa vie la vraie direction.

La philosophie donc donne à la volonté sa perfection. La philosophie d'autre part donne à l'intelligence sa perfection.

La philosophie donc conduit à leur perfection les facultés les plus nobles de l'homme.

Mais comme nous l'avons dit : ce qui fait le perfectionnement des facultés les plus nobles de l'homme, fait le perfectionnement de l'homme lui-même.

Il est donc vrai de dire que la philosophie est ce qui, dans l'ordre naturel, élève l'homme au plus haut degré de perfection.

(M. P. Vallet *Prælectiones philosophicae* tome 1^{er} p. 17, donne en 15 lignes un bon abrégé de cette preuve.)

COROLLAIRES.

Il faut donc conclure, de cette première preuve, que ceux qui ne font pas de philosophie ou qui la font mal.

1^o Sont peu élevés dans la hiérarchie in-

tellectuelle. Ils font partie de la plèbe et non de l'aristocratie.

2^o Qu'ils sont très exposés à ne voir les choses qu'à demi (faute d'attention.)

3^o Qu'il y a beaucoup de confusion et d'obscurité dans leurs idées (faute de méthode.)

4^o Qu'il faut se défier de leurs opinions (faute de rectitude dans leur jugement.)

5^o Que leur horizon est borné (faute d'idées générales.)

6^o Que leur volonté est sujette à faillir du moins dans certaines circonstances plus difficiles faute d'une connaissance suffisante de la règle de conduite.

7^o Que ces hommes en un mot sont des hommes inachevés, incomplets. Ce qui revient à dire qu'il en faut 2, 5 et 10 même pour en faire un.

F. A. B.

Cadeau à MM. les professeurs de Mathématiques des divers collèges et académies du Canada.

Vous recevrez, franc de port, sur demande, un exemplaire de l'ouvrage de M. Charles Baillairgé. « Nouveau système de toiser tous les corps par une seule et même règle. » Ce volume a 130 pages in 12.

Adressez : F. A. Baillairgé, Joliette.

Ce n'est pas à nous mais bien à la munificence de M. Chs Baillairgé que MM. les professeurs doivent ce cadeau.

Opinion d'un citoyen distingué, avocat et journaliste.

Monsieur,

Je profite d'une occasion pour vous envoyer \$2.00 pour deux années d'abonnement à l'*Étudiant* et 25 centins pour abonnement au *Couvent*.

Vous me permettrez de vous féliciter sur votre esprit d'entreprise et de vous encourager à continuer la publication de vos deux intéressants journaux qui sont appelés à rendre à la société des services signalés, en formant et dirigeant la jeunesse sur qui repose l'espoir de l'avenir.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre obéissant serviteur et ami

C. P. C.

Comté de Joliette, 15 janvier 1886.

Bon ton et correction du langage

CHANTEZ, PETITS OISEAUX.

(Pour l'Étudiant)

Comment-il faut parler des supérieurs ? — Debout. — Nuite. — Je vas cri.

Arthur (à Timoléon.) Tu viens d'en faire une belle !

Timoléon. — Comment cela ?

Arthur. — Voulant savoir si le R. P. Supérieur était dans le salon des maîtres, tu dis au portier : *M. Beaudry est-il là ?* Ce n'est pas ainsi qu'il fallait dire, mais bien : *Le Rév. P. Supérieur est-il au salon ?* Je te dis cela franchement, parce que tu m'as dis de t'avertir toutes les fois que tu manquerais en quelque chose.

Timoléon. — Et j'entends bien que tu m'avertisses ainsi chaque fois. A quoi bon des amis s'ils ne servent à rien ? Une question. Si nous étions dans une maison dirigée non par des religieux, mais par des prêtres séculiers, à Ste-Thérèse par exemple, ou au collège de Montréal ; comment t'exprimerais-tu en parlant des autorités ?

Arthur. — Je dirais, en parlant de M. Nantel, par exemple : *Monsieur le Supérieur* ; en parlant de M. Deguire : *Monsieur le Directeur*.

Timoléon. — Une autre question. Si je parlais de Mgr Fabre, pourrais-je dire : *l'évêque* a dit cela.

Arthur. Pas du tout. Il faut dire : *Mgr Fabre* ou *Sa Grandeur* ou *Monsieur*.

Timoléon. — Parfait. Tu parles comme un livre !

Arthur. — Pendant que j'y suis, tu as dit tout à l'heure que par suite de ton indisposition d'hier, l'infirmier était resté *debout* toute la *nuite* !

Timoléon. — Tu as raison, mon cher, nous savons pourtant si bien qu'il faut dire *debout*, *nuit*. Voilà ce que c'est que la mauvaise habitude et le défaut d'attention.

Maintenant, tu vas m'excuser, car il faut que j'aille *cri* mon casque pour aller faire une commission.

Arthur. — Le malheureux ! aller *cri* son casque ! Bien joli pour un élève de versification !

Timoléon. — Décidément, j'ai tous les malheurs aujourd'hui. Allons, excuse-moi, je vais *chercher* mon casque !

F. A. B.

Petits oiseaux, chantez !
Divertissez mon âme
Et mes yeux attristés ;
Prêtez-moi votre flamme !

Chantez, petits serins,
Chantez ce doux ramage
Que j'entends les matins
Aux rameaux du bocage.

Chante, ô mon rossignol,
O voix mélodieuse,
Chante comme en ton vol,
Sous la nuée ombreuse !

Chantez, petits oiseaux,
Oh ! chantez tous ensemble
Aux branches des ormeaux
Ou du sapin qui tremble !

Car j'aime à vous revoir
Quand les hivers moroses
Nous ont dit le bonsoir
Pour le printemps des roses !

Alors partout, les bois
De vos chants retentissent
Et vos gentilles voix
Consolent, réjouissent !

O vous, petits oiseaux,
Vous êtes mon aurore,
Vous êtes mes joyaux
Qu'au matin l'aube dore !

Chantez tous à la fois
C'est moi qui vous en prie ;
Fortifiez, o voix,
Les langueurs de ma vie !

.....
Mon Dieu, mon Dieu... les voix !
Quels chants ! ... c'est autrefois !
.....

Avec ces petits êtres
Oh ! laissez-moi chanter !
Avec ces petits maîtres,
Laissez-moi babiller.

Laissez, c'est là ma vie,
Laissez, c'est mon bonheur.
C'est l'enfance chérie,
C'est le champ, c'est la fleur !

Puis c'est la maisonnette
 Où je fus élevé,
 Sa fenêtre coquette
 Où j'ai souvent rêvé ;
 L'école du village
 Et son rustique banc,
 Puis la maîtresse sage
 En beau tablier blanc ;
 Au pied de sa tribune
 Mes récitation,
 Et l'ardoise infortune
 Grinçant sous les crayons ;
 Les cahiers d'écriture
 Que chacun barbouillait
 Regardant la verdure
 Où le soleil rêvait ;
 La cloche du village
 Qui sonnait l'angelus
 Eveillant au bocage
 Les merles et goglus ;
 Puis enfin la rivière
 Et son bord enchanté,
 Où parmi la fougère
 Je m'endormais l'été ;
 Rêvant à bien des choses,
 Pendant que les oiseaux
 Faisaient des notes roses,
 Tout près coulaient les eaux
 Transparentes et belles,
 Sans cesse babillant,
 Riant aux hirondelles
 Qui passaient en chantant.
 O bord de la rivière,
 O grève de cailloux,
 Que ma pensée amère
 Rebâtit à genoux !
 Hélas ! toute ma joie,
 Comme vos claires eaux,
 Dans l'abîme où tournoie
 Le cercle des tombeaux,
 A disparu livide
 Devant les pas du temps,
 Qui s'avancant rapide
 Attristait mon printemps !
 Et moi qui fus si frère
 Et suis déjà vieilli
 Toujours je me rappelle
 Ce temps évanoui !
 Je viens ému d'ivresse
 Vous visiter encor,
 Parce que ma jeunesse
 Aimait votre décor.

Dire ce que j'éprouve
 Lorsque je vous revois,
 Dire ce que j'éprouve
 Des pensées d'autrefois,

Oh ! ce m'est impossible !
 Car bien que comme moi
 Sous le temps impassible
 Tout ait vieilli, je voi,

Encor bien des vestiges
 De ce temps d'autrefois,
 Temps de joyeux vertige
 De folie et d'émois !

Dites-moi, rives chères,
 Pourquoi : savez-vous
 Pourquoi dans ses colères
 Le temps nous brise tous ?

Dites pourquoi nous, hommes,
 Ne possédons jamais
 Sur la terre où nous sommes
 Le bonheur sans regrets ?...

.....
 Chantez, chantez sans cesse
 O doux petits oiseaux !
 Chassez loin ma tristesse,
 Chantez sous les ormeaux !

Chantez un nouvel hymne,
 Un hymne de bonheur,
 Au-dessus de l'abîme
 Qui veut ravir mon cœur !

Murmurez à mes rêves
 Les secrets qu'au printemps
 Le murmure des grèves
 Redit à tous les champs.

Oh ! rien n'est comparable
 A vos chansons en chœurs,
 Votre voix ineffable
 Est un baume aux douleurs.

Chantez, chantez ; mon âme
 Veut chanter avec vous,
 Chantez, je le réclame
 A genoux, à genoux !

Oh ! chantez tous ensemble,
 Chantez, petits oiseaux,
 Sur le sapin qui tremble,
 Aux branches des ormeaux.

JULES GENDRON,
 Rhétorique,

Les enseignements de la géologie ; quelques-uns de ses traits saillants.

(Voir *L'Étudiant*, page 4.)

NOTE DE LA REDACTION. — Les remarques que M. Chs Baillaigé intercale dans son appréciation du dernier ouvrage de M. l'abbé Laflamme méritent considération et sont propres à inspirer aux jeunes gens le goût d'études intéressantes et utiles.

(SUITE.)

Mais il n'y a pas que les élèves de nos collèges et universités, nos étudiants en arpentage et en génie civil, à qui cet ouvrage puisse profiter ; au contraire, tous ceux qui possèdent les éléments nécessaires pour comprendre et apprécier ces sujets, ne peuvent que tirer avantage de ces enseignements si clairs, si précis, si facilement intelligibles.

En effet, quoi de plus intéressant et instructif que l'étude de la houille, sa formation, ses couches intermittentes, les soulèvements et affaissements qu'elles accusent dans la croûte terrestre, la tourbe, le lignite, les autres produits du règne végétal, servant à nous réchauffer ; les phosphates qui fertilisent nos terres ; les métaux divers ; la craie, les coraux de provenance animalculaire ; les calcaires composés en grande partie de coquillages, demeures autrefois d'autant d'êtres vivant sous les eaux ; les terres et pierres de toutes sortes servant dans leur infinie variété à toutes les fins de l'agriculture, à tous les besoins de construction ; leurs modes de formation ; les sédimentaires ou neptuniennes, les métamorphiques, les plutoniques, les volcaniques ; les asbestes et amiantes ; ces pierres dont on fabrique des tissus à l'épreuve du feu ; ces autres pierres dites savonneuses à cause de leur toucher onctueux et dont on fait des poêles, des fourneaux, des creusets résistant à la chaleur de fusion des métaux et minerais les plus réfractaires ; la théorie des volcans, des geysers, des tremblements de terre ; les effets de ceux-ci, les produits de ceux-là ; les âges relatifs des diverses chaînes de montagnes du globe ; les Laurentides, les plus vieilles du monde ; les effets de l'époque glaciaire, le détrit, l'époque Champlain, la formation des rivières, des terrasses ; les glaciers et les banquises ; les deltas et les dunes et que sais-je encore ; les hauteurs relatives des montagnes et le pourquoi de leurs formes, tantôt à pics, tantôt usées, arrondies, écrasées sous le poids de l'influence des siècles ; l'élévation des

continents au-dessus des mers, les profondeurs diverses et quelquefois immenses de ces dernières, leur assimilation aux hauteurs correspondantes des terres et chaînes de montagnes avoisinantes ; la distribution des continents à la surface du globe, leur étendue comparative à celle des eaux : 3 à 8 ; leurs volumes comparatifs : 1 à 40.

CHS BAILLAIGÉ.

(A continuer.)

Est-il permis de résister à un gouvernement tyrannique ?

Il s'agit, bien entendu, d'un gouvernement légitime devenu tyrannique. Ainsi posée, la question est vivement débattue entre nos académiciens, comme elle l'est entre les théologiens et les philosophes. Les uns prétendent que, l'autorité étant inviolable, il n'est jamais permis d'opposer à l'oppression une résistance active ; d'autres soutiennent que l'autorité étant ordonnée au bien du peuple, le souverain qui la détourne de sa fin, peut en être dépouillé au jugement de la multitude. — Entre ces deux extrêmes, il y a un moyen terme ; c'est l'opinion embrassée par la plupart des grands théologiens catholiques, St Thomas, Suarez, Lessius, Billuart, Bianchi : quand un gouvernement oublie sa mission et ses devoirs jusqu'à se faire le tyran et le bourreau de ses propres sujets, le pouvoir a cessé par là même d'être légitime ; on ne peut nier à la société le droit reconnu à l'individu de se défendre contre un injuste agresseur. Dans ces cas le gouvernement tyrannique peut être renversé même par la force. — « Cependant cette théorie est délicate, et, dans la pratique, les théologiens l'entourent de réserves et de précautions. Dans ce conflit d'opinions quelle est la doctrine de l'Église ? Léon XIII la résume en son Encyclique du 15 novembre 1878, sur la nature et l'origine du pouvoir : » « Si quandoque contingat temere et ultra modum publicam a principibus potestatem exerceri, catholicæ ecclesiæ doctrina in eos insurgere proprio Marte non sinit ne ordinis tranquillitas magis magisque turbetur, neve societas majus exinde detrimentum capiat. Cumque res eo devenierit ut nulla alia spes salutis affulgeat, docet christianæ patientiæ meritum et instantibus ad Deum precibus reme-

diu esse maturandum. » Ces paroles condamnent la résistance *proprio Marte*, non pas absolument toute résistance quelconque. Aussi la prière et la patience sont indiquées non pas comme l'unique, mais le dernier remède. Dans la pratique, il peut à peine se rencontrer un cas où les moyens pacifiques ne soient pas suffisants, surtout dans les temps modernes, pour obtenir le redressement des griefs qu'une nation peut avoir contre son souverain. Supposé donc le cas où tous les moyens auraient été employés sans succès, un peuple est libre alors de pourvoir à son existence par les expédients qu'il juge nécessaires. Cependant un peuple catholique, avant de recourir à ce terrible moyen de l'insurrection, devra toujours consulter le saint-siège. Ainsi le recours au saint-siège dans les démêlés entre les peuples et les rois, voilà le dernier mot de la question.

— *Les Annales Térésienues.*

JEAN, JOSEPH, GASPARD.

Jean — (à Joseph et à Gaspard qui paraissent soucieux.) Allons, qu'est-ce qui vous *turlute* donc aujourd'hui ?

Joseph — Nous parlions ensemble de nous abonner à l'*Etudiant*, mais, après maintes recherches, notre fortune se réduit définitivement à quatre sous ! en sorte qu'il faut renoncer à notre projet. C'est d'autant plus regrettable que le premier numéro de la deuxième année vient de sortir.

Jean — A ce que je vois, vous n'avez pas de plans. Il est vrai que vous n'avez que 11 ans, tandis que j'ai, moi, douze ans et six mois, je laisse les jours de côté.

Gaspard — Quel est donc ton plan, illustre vieillard ?

Jean — Combien êtes-vous dans votre classe ?

Gaspard — Vingt-cinq.

Jean — Eh bien ! *cotisez-vous* ; fournissez chacun deux centimes, et vous avez de quoi payer votre abonnement !

Joseph — Tu as raison, Jean ; c'est ce que nous allons faire.

CONGRÉGATION DE LA STE-VIERGE.

La médaille miraculeuse.

(Son origine.)

C'était en 1830, alors que la France en pleine révolution, semblait devoir, hélas ! périr dans le sang de ses propres enfants, et que l'impunité menaçait de plus en plus la religion. Une humble fille de St Vincent de Paul, une humble Sœur de Charité, agenouillée au pied de l'antel de Marie, invoquait en pleurant la mère du Sauveur du monde. Tout à coup, ô prodige de miséricorde ! Marie répond à sa demande, et lui apparaît éblouissante de beauté, telle que nous la voyons représentée sous le beau titre de l'*Immaculée Conception*, une riche couronne d'étoiles sur la tête, et les deux bras tendus vers la terre représentée en forme de globe sous ses pieds. De ses mains s'échappent des rayons d'un éclat incomparable, dont les plus beaux et les plus abondants se dirigent vers un point particulier du globe et ce point représentait la France.

Au commencement de cette nouvelle année, jeunes Canadiens, enfants de Marie, prions pour notre vieille mère-patrie, afin que des jours prospères succèdent à ses jours de malheur.

Le ciel, par cette vision, donnait à comprendre deux choses : d'abord que la France avait surtout besoin des grâces de Dieu, que ces grâces de plus, lui seraient données par les mains de Marie. L'humble fille de charité, dont le nom est resté inconnu, découvrit son secret à l'archevêque de Paris qui fit aussitôt frapper une médaille commémorative. Elle se répandit rapidement et on la nomma la *médaille miraculeuse*. Aujourd'hui elle est dans tous les pays, dans toutes les maisons et sur toutes les poitrines. On la met aux berceaux des petits enfants et aux lits des malades ; on la place même, disait un jour un pieux Français, « sur le cœur des braves soldats de nos armées. »

La Vierge Immaculée a voulu sans doute aussi, par ce fait prodigieux, préparer les âmes à la proclamation du dogme de son Immaculée Conception et à sa belle apparition de Lourdes.

Prenez donc, enfant de Marie, cette médaille miraculeuse, portez-la toujours ; elle est digne de votre estime, de votre respect, de votre confiance et de votre cœur filial, et Marie vous protégera à la vie, à la mort.

UN CONGRÉGANISTE.

LES DIRES DE POLICHINELLE

(Pour l'Étudiant)

" Roule ta bosse ! "

— « Polichinelle ! de quoi vient-il se mêler, le vieux ?... »

Eh ! lecteurs, ma mission est de babiller, et j'ai cru qu'il n'y avait pas au monde meilleure compagnie que celle des *étudiants* pour la remplir comme elle doit l'être. Allons, ne vous fâchez pas, mes amis : si vous consentez à me lire, vous n'êtes pas au bout de mes malices.

D'ailleurs, pourquoi Polichinelle se tairait-il en un temps où l'humanité plus que jamais lui paraît un sujet de risée ? Et de fait, ne trouvez-vous pas que cette pauvre nature humaine va s'appauvrissant de jour en jour ?

Il me prend de fous rires, quand je considère un peu le va et vient du monde et les folles pérégrinations des deux hémisphères à travers la vie.

Hue donc, la nature humaine, hue !.....

Où allons-nous ? *De par ma bosse*, où allons-nous ?

A force de progrès, on est un peu plus bête qu'on était auparavant ; à force de progrès, on est parvenu à fabriquer d'expéditives machines à boucheries qui vous tuent un bataillon dans le temps de le dire ; à force de progrès, on fait sauter le parlement de Québec, et vingt-quatre heures après, on se moque de la justice et on se pavane dans les rues de New York, hors de toute atteinte ; à force de progrès, on passe sur un homme, on le coupe en deux, et personne n'a rien à dire : la locomotive avait trop d'élan ; à force de progrès, on est devenu, non pas *l'esclave*, mais le *cavalier servant*, de la matière bel et bien. C'est volontairement qu'on l'adore, cette déesse tyrannique.

Le monde s'est mis à étudier la matière, et il l'a trouvée si intéressante qu'il a voulu aller au fond, pour voir ce qu'il y avait. De degré en degré, il est descendu dans l'abîme, entouré du bruit assourdissant des usines, n'entendant plus que le grondement de la vapeur en délire, le frottement des courroies sur les roues en fonte, le sifflet des locomotives lancées à travers l'espace, et le frottement des pistons affairés. Avec tout ce vacarme, on ne regarde plus en haut.

Au fond, l'homme a trouvé la boue ;

alors, s'imaginant que la fange, c'est le beau, il s'y est vautré et y est demeuré ; - il y est resté, à genoux devant la déesse, et saluant de temps à autre d'applaudissements frénétiques l'apparition d'une carabine à répétition ou d'une mitrailleuse perpétuelle. Et il y est resté.

Quant aux... exceptions, *rari nantes in gurgite vasto*.

Mais me voilà pris en flagrant délit quelle drôle de perspective que Polichinelle philosophe ! j'entends certains de mes lecteurs (si lecteurs il y a) s'écrier : « Quel sot faquin que ce Polichinelle ! crois-tu, pauvre sot, nous faire avaler tes folles idées comme un verre de Bordeaux ? Va, tu peux gloser tant que l'envie s'en fera sentir : cela ne dérangera pas la marche triomphale de la science dans le domaine de la matière. »

Ah ! dame, messieurs les savants, excusez ; je n'avais aucunement l'envie de vous offenser. J'avoue que je suis bavard, que mes idées bien souvent ne sont pas droites, c'est-à-dire qu'elles sont croches. Mais dire que je suis un faquin, et que j'ai l'intention de vous administrer mes écrits comme des *manières de remèdes*, non ! je veux bien croire que la Matière est une grande dame, digne de l'admiration de Polichinelle ; mais que voulez-vous, je suis ainsi fait : il faut que je parle.

N'importe. Je parie que mes lecteurs ne pensaient pas trouver en ma bosse des considérations sur le progrès de la matière et jusqu'à des réminiscences du vieux chantre d'Enée. C'est que Polichinelle, tout Polichinelle qu'il est, a lui aussi quelques bribes d'éducation ; et j'imagine que dans mon jeune temps, j'ai dû savoir ce que c'est que la science..... Mais l'âge, mes chers amis, l'âge de Polichinelle, c'est ça qui débarasse la mémoire d'un homme.

Et à propos, que de sottises on a dit sur mon compte ! on a cru faire mon histoire, et on a fait un conte fantastique sans raison d'être. On m'a traîné sur les tréteaux de l'Italie, moi qui ne connus jamais ce que c'était qu'une pièce de théâtre italien. On m'a même mis en ménage et entouré d'une nombreuse progéniture à la bosse plus ou moins proéminente, moi qui jamais ne songeai à prendre femme.

Quelque chose m'étonne sous la voûte des cieux ; c'est que personne, parmi tous mes biographes, n'a écrit ma vraie histoire, sans fiction, réelle, avec ses aventures et

ses dangers, telle qu'elle devrait être. Par exemple, on n'a jamais dit comment je suis devenu bossu ; et pour se tirer de cette difficulté, on a inventé que j'étais né avec ce superbe ornement de la double bosse, ce qui est faux. C'est en... Mais je réserve cela pour mon histoire que j'écrirai un jour et qui sera l'intérêt en personne.

N'est-ce pas que vous avez hâte de la lire ? Et moi aussi, j'ai grande hâte, allez !

En attendant, jasons. La causerie fait oublier le temps.

Que dites-vous de la politique lecteurs ?

Je suis à peu près certain que nous ne serons pas du même avis. Mais peu importe : si je vais à droite, libre à vous d'aller à gauche. Ecoutez bien, voici mon opinion.

La politique, c'est de la *blague*, de la *blague* en bouteille, si vous y tenez.

Je conçois que les parvenus ne pensent pas ainsi. Rien d'étonnant à cela. Mais on devrait se rappeler, avant d'enfourcher le monstre et de commencer l'ascension, que les aigles et les serpents seuls atteignent aux sommets, comme l'a dit quelqu'un. Et pour un aigle qui arrive, que de serpents, nom d'un bossu ! que de serpents !

— « Voilà bien, dites-vous, l'opinion d'un écervelé qui ne connaît rien et qui parlé à tort et à travers... » Halte-là, l'ami ! Si vous parlez de la sorte, et si vous pensez comme vous parlez, c'est un signe que vous avez envie de faire un temps de galop à cheval sur la politique. C'est naturel, on défend sa province... Mais prenez garde que le coursier vous soit rétif. D'ailleurs si vous connaissez un peu la chose... Ah ! que de reptiles sur le rocher et tout-près de l'aire !

Et ça mord, ces bêtes-là, ça mord quand on croit que ça flatte. Encore, si nous avions la satisfaction de voir les aigles en guerre continuelle avec les serpents ; mais habituellement c'est l'alliance qui règne. Et, toute épidémie étant contagieuse, il se produit d'étranges métamorphoses qui grossissent la troupe des animaux rampants.

A de certaines époques, il y a, je le veux bien, des luttes qu'animent l'amour vrai de la patrie et du bien public. Mais quand ce temps de grande et loyale politique est passé... en avant, les vautours ! à l'assaut, les pillards ! C'est le temps de la moisson pour les voleurs.

Et, ce qui est pis, l'or s'en mêle, comme si c'était de ses affaires ; l'or s'en mêle et

s'introduit partout.

Un jour (ça se trouve *par hasard* la veille des élections), un jour, on rencontre sur sa route une piécette qui brille, qui brille... ah ! mais, qui brille !... seulement il y a une condition : elle est là, la gentille pièce d'or, et pour l'avoir il faut mettre sa boule ici plutôt que là. Il est vrai que si ce n'était cet argent damné, on donnerait un coup d'épaule de ce côté-ci ; mais... ah ! si vous voyez comme elle brille, la piécette ! ... — Là, empochons. C'est fait, l'or change de propriétaire, le vote est vendu, le coup d'épaule est donné, et il y a une nullité de plus assise à un pupitre, dans une grande salle, où il y a deux camps qui se chamaillent, et où on gagne gros dans tous les cas. C'est la chambre des Députés, et la nullité élue est quasi un Ministre. On parle, on discute ; pourquoi discute-t-on ? La Nullité n'en sait rien et ne cherche pas à le savoir. Il y en a qui se lèvent et qui font des discours. Elle ne comprend pas et ne cherche pas à comprendre. Elle a déboursé du métal, c'est vrai : mais en revanche il en rentre, des billets de banque, dans ses poches de député pendant une session ! Il en rentre gros ! Qu'est-ce que ça lui fait, à elle, la Nullité arrivée, voter pour tel ou tel ? Si ça paye de se lever avec cet homme qui est là-bas et qui gesticule comme un diable dans l'eau bénite, pourquoi ne se lèverait-elle pas ? Elle a payé : il est de droit qu'elle le soit à son tour ; elle a acheté : en toute conscience, il serait injuste qu'on ne lui rendît pas la pareille. Peu importe que le peuple, qui a ramassé la pièce d'or et qui a vendu son vote, souffre ou ne souffre pas : lui aussi a reçu une solde pour supporter son sort durant quatre ans. Et d'ailleurs, il pleut des billets de banque dans les mains de la Nullité. Il en pleut, en toute vérité. Au diable le peuple : il pleut des billets de banque. C'est le temps d'amasser : il pleut des billets de banque !

Quelle belle invention que la Politique ! Pouah ! ...

Etudiants, mes amis, n'y goutez jamais : c'est du poison.

POLICHINELLE.

Les correspondances de *Polichinelle* seront reçues avec plaisir.

F. A. B.

Notre organisation municipale

ARTICLE III (suite.)

Pouvoirs et attributions des Conseils municipaux

Le conseil municipal est un petit gouvernement, et, comme à tout gouvernement, il lui faut des revenus pour pourvoir à ses besoins et pour payer ses dépenses d'administration.

Son unique revenu, c'est la taxe qu'il a le droit d'imposer sur les contribuables de sa municipalité.

Posons d'abord en principe qu'il existe deux sortes de taxes dans notre droit public. Ce sont la *taxe directe* et la *taxe indirecte*.

La taxe directe est celle qui est imposée directement sur la personne qui doit définitivement en supporter le fardeau. Telle est la taxe de une piastre par année imposée au profit de la corporation de la ville de Joliette sur tout avocat pratiquant dans cette ville.

La taxe indirecte au contraire, n'affecte guère celui qu'elle paraît atteindre. Par exemple, le gouvernement fédéral qui décrète que sur toute pièce de drap qui sera importée des Etats-Unis au Canada, il sera prélevé un droit de dix pour cent, impose là une taxe indirecte. A première vue, nous serions portés à croire que c'est bien l'importateur qui se trouve taxé, tandis qu'en réalité, c'est plutôt le consommateur, c'est-à-dire celui qui achètera du marchand la pièce de drap importée. En effet, le consommateur payera, en détail, cette pièce de drap d'autant plus cher, au marchand, qu'elle aura été plus taxée à son entrée dans le pays, car le marchand, lui, prendra toujours son même pourcentage sur sa pièce de drap, qu'elle ait été taxée ou non. Donc le marchand ici n'est qu'un intermédiaire. Il avance le coût de la taxe, sauf à s'en faire rembourser par sa pratique.

Ceci étant donné, *quelles sont les taxes que peuvent imposer les conseils municipaux ?*

Le Code municipal, à l'article 489, répond que ce sont les taxes directes seulement. Pourquoi ? la raison en est bien simple, c'est qu'avec la taxe directe, chaque contribuable d'une municipalité se trouve en état de se rendre facilement compte, par lui-même, du montant d'impôts qu'il paye et partant de la manière dont sont administrées les affaires de sa municipalité. L'électeur municipal, qui voit clair dans l'administration des affaires de sa municipalité, est d'autant plus en état d'exercer avec discernement son droit de suffrage aux élections des conseillers.

POUR QUELLES FINS LES CONSEILS MUNICIPAUX PEUVENT-ILS IMPOSER DES TAXES ?

Les conseils municipaux ont le droit de taxer pour pourvoir aux dépenses d'administration généralement, par exemple : pour payer leur secrétaire trésorier ainsi que leurs autres employés ; pour acquitter leur contribution annuelle de douze piastres *au fonds des bâtisses et jurés* ; pour payer le coût de la confection du rôle d'évaluation et du rôle de répartition, etc., etc. Ils peuvent encore prélever des taxes spéciales pour des objets spéciaux dans les limites de leurs attributions : par exemple pour aider à l'établissement d'une manufacture, à la construction d'une voie ferrée, à l'ouverture d'un chemin municipal, à la confection d'un pont, d'une chaussée, etc., etc.

Du reste, afin que le contribuable puisse toujours connaître la raison pour laquelle il est taxé, la loi veut que tout procédé du conseil qui décrète le prélèvement d'une taxe indique à peine de nullité l'objet particulier pour lequel la taxe est imposée.

J. M. TELLIER.

(A continuer.)

REVUE DE 1885.

PARTIE RELIGIEUSE

L'Eglise catholique, apostolique et romaine s'est montrée grande pendant cette année comme toujours.

Elle a brillé dans le monde par son enseignement. L'encyclique *Immortale Dei* sur la constitution chrétienne des Etats est un foyer lumineux dont les générations à venir sentiront la douce influence.

L'Eglise a brillé dans son autorité. Un empereur protestant lui remet entre les mains un différend genre avec la belliqueuse Espagne. Cette médiation du pape dans la question des îles Carolinés est un réveil des vieilles traditions chrétiennes. C'est un signe des temps.

L'Eglise a brillé dans son unité. L'épiscopat catholique témoigne de sa volonté de vouloir rester indissolublement uni au Pape, Vicaire de Jésus-Christ.

L'Eglise brille dans sa sainteté. Un impie fameux revient à Dieu (Leo Taxil); des protestants distingués se convertissent; plusieurs noms sont mis de l'avant pour augmenter le nombre des canonisés.

* * *

L'Eglise plusieurs fois s'est réjouie.

1. Lorsque le siège épiscopal de Cologne (Allemagne) a eu son titulaire.
2. Lors du premier concile tenu en Océanie.
3. En apprenant la belle réception faite à Mgr Osouf par le Mikado du Japon.
4. En voyant s'ouvrir enfin pour ses missionnaires l'intérieur de l'Afrique.

* * *

L'Eglise a pleuré.

1. En voyant Léon XIII plus prisonnier que jamais.
2. En voyant les législateurs attaquer la doctrine du Christ par la loi dite du *divorce* (Italie)
3. Lorsque ces mêmes législateurs ont voulu la dépouiller de biens sacrés par une autre loi sur la propriété ecclésiastique.
4. Lorsqu'elle a vu les oppositions de M. de Bismarck à la diffusion du catholicisme dans les colonies allemandes.
5. A l'annonce du massacre de vingt-quatre mille chrétiens, de 16 prêtres et de 270 religieuses dans la Cochinchine.

(A suivre.)

MAISONS D'ÉDUCATION.

COLLÈGE STE-ANNE LAPOCATIÈRE.

La variété n'étant plus à craindre, le collège a réouvert ses portes le 13 janvier.

SÉMINAIRE DE STE-THÉRÈSE.

Nos philosophes, dans le but de s'exercer à l'argumentation, ont formé sous l'inspiration de leur professeur un *cercle philosophique*. Chaque samedi, deux d'entr'eux *disputent* sur une thèse, les autres étant non-seulement témoins de la lutte, mais libres aussi d'entrer en lice. Une fois au moins par mois, il y a une dispute plus solennelle à laquelle sont invités M. le Supérieur et les autres prêtres de la maison.

— *Les Annales Tévésiennes*

COLLÈGE STE-MARIE (Montréal.)

L'abondance des matières nous a empêché de parler la dernière fois de la jolie séance donnée par les élèves de rhétorique. Elle se rapporte à Coriolan.

- 1o *Jeunesse de Coriolan* (narration française.)
- 2o *Caractère de Coriolan* (portrait littéraire.)
- 3o *Tendresse filiale de Coriolan* (ampl. franç.)
- 4o *Condamnation et adieux de Coriolan* (scène française. Trois personnages.)
- 5o *Consternation dans Rome* (plaidoyer latin.) — sujet : faut-il rappeler Coriolan ? Deux orateurs pour l'affirmative, deux autres pour la négative.
- 6o *Une ambassade inutile* (discours latin.)
- 7o *Entrevue de Coriolan avec sa mère* (Harangue française.)
- 8o *Triomphe de l'amour maternel* (Hexamètres latins.)
- 9o *Procès de Coriolan chez les Volsques*. Etat de la question : « Coriolan est-il coupable de trahison ? Affirmative, négative, jugement.
- 10o *Gloire à Dieu* (ode latine.)

COLLÈGE JOLIETTE.

1er janvier. — Il est déterminé qu'à l'avenir il y aura *Deo gratias* quelques minutes à la fin de chaque repas

Lecture au réf., « Les Merveilles de Lourdes » par H. L.

3 Visite de Mgr Grandin. — M. Pagé est ordonné prêtre.

4 Séance au profit de la chapelle du S.-C., préparée par MM. Sylvestre et A. Lavigne. Drame *La Prière des Naufragés*. M. McGown a été superbe comme d'habitude. MM. A. Renaud et R. Delfausse se sont distingués. M. Oscar Martel a rarement eu un plus beau succès. Il a été frappé du silence parfait qui régnait dans l'auditoire. Pièce comique « Une minute trop tard. » Les élèves Sylvestre, Jolicœur, Dagneault et autres ont bien rendu leur rôle. Salle bien remplie en dépit du mauvais temps.

8 150 prie-Dieu, d'un très joli patron, remplacent une partie des bancs traditionnels dans la chapelle. La décoration de l'autel est commencée. Attendons la fin.

A commencer de ce numéro, l'*Étudiant* sera illustré ! Ça commencera petit, mais, patience !

NOUVELLES DIVERSES

Lettre de Léon XIII au roi de Portugal pour l'engager à se désister de ses prétentions de patronat dans les Indes Orientales.

Les relations diplomatiques sont rétablies entre l'Allemagne et le Vatican.

Agitation politique en Angleterre.

Mort de Mgr H. du Fougerais, directeur général de l'Œuvre de la Sainte-Enfance.

Mgr Rouvier revient avec ses prêtres à sa mission de Karen, grâce à la tolérance du Négus d'Abyssinie.

Une société de crémation vient d'être organisée à Worcester, Mass., U. S.

La fortune laissée par W. H. Vanderbilt est évaluée à \$200,000,000. Il a fait plusieurs legs charitables.

Le journalisme prend, au Canada, un essor de plus en plus considérable.

La variole tend à disparaître de plus en plus.

L'agitation du 16 novembre 1835 se poursuit, mais avec moins d'agitation !

La Société de Bienfaisance de Joliette a célébré ses noces d'argent avec une pompe qui fait honneur aux fils de M. Barthélemy Joliette.

En France, le ministère Freycinet succède au ministère Brisson. La persécution religieuse se continue : traitement de curés, soustraits ; nombreux vicariats supprimés.

Mort chrétienne de M. le comte de Falloux.

Nous avons fondé une nouvelle feuille *Le Couvent* — Voir le prospectus, p. 33. — Les abonnés de *L'Étudiant* voudront bien recommander aux intéressées cette publication.

AUX ABONNES

Prime. — Ceux qui auront payé leur abonnement à *L'Étudiant*, d'ici à la fin de mars, recevront gratuitement les trois premières livraisons du petit journal *Le Couvent*, 48 pages, *excepté cependant les colliers* qui recevront à leur choix *Ca-et-là* sur Mgr Bourget (avec gravure) ou *Don Henri Smeuders à Joliette* (avec gravure) 36 pages.

Ceux qui auront reçu les trois premières livraisons du *Couvent* aimeront peut-être à recevoir les autres, afin d'avoir l'année complète. Dans ce cas ils voudront bien me faire parvenir 18 centimes.

Toisé des corps par une seule et même règle d'après M. Chs Baillaigé architecte.

Tenant beaucoup au progrès des mathématiques, c'est avec plaisir que nous consacrons nos colonnes à populariser le susdit système.

Plus nous rendrons facile l'étude des mathématiques, plus nous les rendrons populaires.

Les enfants ont horreur des chiffres, semblait-il. Quel malheur ! Quelle belle logique que les mathématiques !

Quant à ce qui regarde le toisé, celui des surfaces, est seul enseigné dans beaucoup de nos écoles. Pourquoi ne pas y introduire d'avantage le toisé des solides. Sans doute que cette étude a son côté difficile.

Le mathématicien Legendre a donné une formule qui a sa valeur mais qui suppose trop de connaissances acquises chez les jeunes gens.

Le système de M. Chs Baillaigé simplifie singulièrement la chose, tant et si bien, que l'enfant et l'ouvrier peuvent aisément s'en rendre compte et l'appliquer.

Sa formule unique et facile se retient bien et remplace plus qu'avantageusement des formules nombreuses et compliquées, bientôt oubliées, et par suite, sans profit pour l'avenir.

Notons que le tableau stéréométrique n'est pas essentiel.

La brochure publiée par M. Baillaigé décrit en détail les 200 modèles du tableau ce qui suffit ou à peu près, sans le tableau, pour bien comprendre le système et l'enseigner. Cette brochure est intitulée « Le tableau Stéréométrique » ou nouveau système de toiser tous les corps par une seule et même règle.

M. Baillaigé nous parlera lui-même plus tard des avantages de son système.

En attendant, nous aimons à reproduire les deux témoignages ci-dessous.

F. A. B.

Ministère de l'Instruction Publique

Saint-Petersbourg, le 20 février 1877.

No. 1823.

A. M. BAILLAIGÉ,

Architecte à Québec,

Monsieur,

Le comité scientifique du ministère de l'Instruction Publique, (de Russie), reconnaissant l'incontestable utilité de votre « Tableau Stéréométrique » pour l'enseignement de la géométrie en général, de même que pour son application pratique à d'autres sciences, éprouve un plaisir tout particulier à joindre aux suffrages des savants de l'Europe et de l'Amérique sa complète approbation, en vous informant que le susdit tableau, avec toutes ses applications, sera recommandé aux écoles primaires et moyennes, pour en compléter les cabinets et les collections mathématiques, et inscrit dans les catalogues des ouvrages approuvés par le ministère de l'Instruction Publique.

On fera, en outre, des dispositions pour faire venir de l'Amérique à Saint-Petersbourg quelques exemplaires de vos ouvrages et de vos additions, et vous êtes prié instamment, monsieur, d'avoir la bonté d'informer le comité s'il n'existe pas quelque part en Europe, un dépôt de vos ouvrages mathématiques.

Agréé, monsieur, l'assurance de ma haute considération.

Le chef du département au ministère de l'Instruction Publique,

E. DE BRADKER.

Cette lettre a été suivie d'une autre plus significative encore comme on le voit par l'extrait suivant du *Mercury* du 10 juillet 1878.

« It will be remembered that in February, 1877, Mr. Baillaigé received an official letter from the Ministry of Public Instruction, of St-Petersburg, Russia, informing him that his new system of mensuration had been adopted in all the primary and medium schools of that vast empire. After a lapse of eighteen months, the system having been found to work well, Mr. Baillaigé has received an additional testimonial from the same source informing him the system is to be applied in all the polytechnic schools of the Russian Empire. »

L'AUBERGE

DE

L'ANGE-GARDIEN



Il embrassait Capitaine. (Page 30 .)

II

L'ANGE-GARDIEN.

« Y a-t-il du logement pour moi, pour deux mioches et pour mon chien ? recomença Moutier à la porte de l'auberge.

— Entrez, Monsieur, il y a de quoi loger tout le monde, » répondit une voix enjouée.

Et une femme à la mine fraîche et souriante parut sur le seuil de la porte.

Entrez, Monsieur, que je vous débarrasse de votre cavalier, dit la femme en riant et en enlevant doucement le petit Jacques de dessus les épaules du voyageur. Et ce pauvre petit qui dort tranquillement sur le dos du chien ! Un joli enfant et un brave animal ! il ne bouge pas plus qu'un chien de plomb, de peur d'éveiller l'enfant. »

Pourtant le bruit réveilla le petit Paul ; il ouvrit de grands yeux, regarda autour de

lui d'un air étonné, et, n'apercevant pas son frère, il fit une moue comme pour pleurer et appela d'une voix tremblante :

« Jacques ! je veux Jacques !

JACQUES.

Je suis ici ; me voilà, mon Paul. Nous sommes très heureux ! Vois-tu ce bon monsieur ? il nous a amenés ici ; tu vas avoir de la soupe. N'est-ce pas, monsieur Moutier, que vous voudrez bien donner de la soupe à Paul ?

MOUTIER.

Certainement, mon garçon ; de la soupe et tout ce que tu voudras. »

La matresse d'auberge regardait et écoutait d'un air étonné.

MOUTIER.

Vous n'y comprenez rien, ma bonne dame, n'est-il pas vrai ? C'est toute une

histoire que je vous raconterai. J'ai trouvé ces deux pauvres petits perdus dans un bois, et je les ai amenés. Ce petit-là, ajouta-t-il en passant affectueusement la main sur la tête de Jacques, ce petit-là est un bon et brave enfant ; je vous raconterai cela. Mais donnez nous vite de la soupe pour les petits, qui ont l'estomac creux, quelque fricot pour tous, et je me charge du chien ; un viel ami, n'est-ce pas, Capitaine ?

Capitaine répondit en remuant la queue et en léchant la main de son maître. Moutier avait débarrassé Paul de la blouse qui l'enveloppait et il l'avait posé à terre. Paul regardait tout et tout le monde ; il riait à Jacques, souriait à Moutier et embrassait Capitaine. L'hôtesse, qui avait de la soupe au feu, apprêtait le déjeuner ; tout fut bientôt prêt ; elle assit les enfants sur des chaises, plaça devant chacun d'eux une bonne assiette de soupe, un morceau de pain, posa sur la table du fromage, du beurre frais, des radis, de la salade.

« C'est pour attendre le fricot, Monsieur ; le fromage est bon, le beurre n'est pas mauvais, les radis sont tout frais tirés de terre, et la salade est bien retournée. »

Moutier se mit à table ; Jacques et Paul, qui mouraient de faim, se jetèrent sur la soupe ; Jacques eut soin d'en faire manger à Paul quelques cuillerées avant que d'y goûter lui-même. Paul mangea tout seul ensuite et le bon petit Jacques put satisfaire son appétit. Après la soupe il mangea et donna à Paul du pain et du beurre ; ils burent du cidre ; puis vint un haricot de mouton aux pommes de terre. La bonne et jolie figure de Jacques était radieuse ; Paul riait, baisait les mains de Jacques toutes les fois qu'il pouvait les attraper. Jacques avait de son frère les soins les plus touchants ; jamais il ne l'oubliait ; lui-même ne passait qu'en second. Moutier ne les quittait pas des yeux. Lui aussi riait et se trouvait heureux.

« Pauvres petits ! pensait-il, que seraient-

ils devenus, si Capitaine ne les avait pas dénichés ? Ce petit Jacques a bon cœur ! quelle tendresse pour son frère ! quels soins il lui donne ! Que faire, mon Dieu ! que faire de ces enfants ? »

L'hôtesse aussi examinait avec attention les soins de Jacques pour son frère, et la belle et honnête physionomie de Moutier. Elle attendait avec impatience l'explication que lui avait promise ce dernier et lui servait les meilleurs morceaux, son meilleur cidre et sa meilleure eau-de-vie.

Moutier mangeait encore ; les enfants avaient fini ; ils s'étaient renversés contre le dossier de leurs chaises et commençaient à bâiller.

« Allez jouer, mioches, leur dit Moutier.

— Où faut-il aller, monsieur Moutier ? demanda Jacques en sautant en bas de sa chaise et en aidant Paul à descendre de la sienne.

MOUTIER

Ma foi, je n'en sais rien. Dites donc, ma bonne hôtesse, où allez-vous caser les petits pour qu'ils s'amuse sans rien déranger ?

— Par ici, au jardin, mes enfants, dit l'hôtesse en ouvrant une porte de derrière. Voici au bout de l'allée un baquet plein d'eau et un pot à côté, vous pourrez vous amuser à arroser les légumes et les fleurs.

JACQUES.

Puis-je me servir de l'eau qui est dans le baquet pour laver Paul et me laver aussi, Madame ?

L'HOTESSE.

Certainement, mon petit garçon ; mais prends garde de te mouiller les jambes.

Jacques et Paul disparurent dans le jardin ; on les entendait rire et jacasser. Moutier mangeait lentement et réfléchissait. L'hôtesse avait pris une chaise et s'était placée en face de lui, attendant qu'il eût fini pour enlever le couvert. Quand Moutier eut avalé sa dernière goutte de café et d'eau-de-

vie, il leva les yeux, vit l'hôtesse, sourit, et, s'accoudant sur la table :

« Vous attendez l'histoire que je vous ai promise, dit-il ; la voici : elle n'est pas longue, et vous m'aidez peut-être à la finir. »

Il lui fit le récit de sa rencontre avec les enfants ; sa voix tremblait d'émotion en redisant les paroles de Jacques et en racontant les soins qu'il avait eus pour son petit frère, son dévouement, sa tendresse pour lui, le courage qu'il avait déployé dans leur abandon et sa touchante confiance en la sainte Vierge.

« Et à présent que vous en savez aussi long que moi, ma bonne dame, aidez-moi à sortir d'embarras. Que puis-je faire de ces enfants ? Les abandonner ? Je n'en ai pas le courage ; ce serait rejeter une charge que je puis porter, au total, et refuser le présent que me fait le bon Dieu. Mais j'ai une longue route à faire. Je quitte mon régiment et je rentre au pays. C'est que je n'y suis pas encore ; j'ai à faire quatre étapes de sept à huit lieues. Et comment traîner ces enfants si jeunes, par la pluie, la boue, le vent ? Et puis, je suis garçon ; je ne suis pas chez moi ; personne pour les garder. Mon frère est aubergiste, comme vous, et n'a que faire de moi ; mon père et ma mère sont depuis longtemps près du bon Dieu ; mes sœurs sont mariées et elles ont assez des leurs, sans y ajouter des pauvres petits sans père ni mère, et sans argent. Voyons, ma bonne hôtesse ! vous m'avez l'air d'une brave femme... Dites... Que feriez-vous à ma place ?

L'HOTESSE.

Ce que je ferais ? ... ce que je ferais ? Parole d'honneur, je n'en sais rien.

MOUTIER.

Mais ce n'est pas un conseil, cela ? Ça ne décide rien.

L'HOTESSE.

Que voulez-vous que je vous dise ? ... D'abord, je ne les laisserais certainement pas vaguer à l'aventure.

MOUTIER

C'est bien ce que je me suis dit.

L'HOTESSE.

Je ne les donnerais pas au premier venu.

MOUTIER.

C'est bien mon idée.

L'HOTESSE.

Je ne les emmènerais pas à pied si loin.

MOUTIER.

C'est ce que je disais.

L'HOTESSE.

Alors... je ne vois qu'un moyen ... Mais vous ne voudrez pas.

MOUTIER.

Peut-être que si. Dites toujours.

L'HOTESSE.

C'est de me les laisser.

Moutier regarda l'hôtesse avec une surprise qui lui fit baisser les yeux et qui la fit rougir comme si elle avait dit une sottise.

« Je savais bien, dit-elle avec embarras, que vous ne voudriez pas. Vous ne me connaissez pas. Vous vous dites que je ne suis peut-être pas la bonne femme que je parais, que je rendrais les enfants malheureux ; que vous les auriez sur la conscience, et que sais-je encore ?

MOUTIER.

Non, ma bonne hôtesse, je ne dirais ni ne penserais rien de tout cela. Seulement... seulement... je ne sais comment dire... je vous suis obligé, reconnaissant... mais vrai, je ne vous connais pas beaucoup... et... et...

L'HOTESSE.

Vous pouvez bien dire que vous ne me connaissez pas du tout ; mais vous n'en pourrez pas dire autant, si vous voulez aller prendre des informations sur la femme BLIDOT, aubergiste de l'ANGE-GARDIEN. Allez chez M. le curé, chez le boucher, le charron, le maréchal, le maître d'école, le boulanger, l'épicier, et bien d'autres encore : ils vous diront tous que je ne suis pas une

méchante femme. Je suis veuve ; j'ai vingt-six ans ; je n'ai pas d'enfants, je suis seule avec ma sœur qui a dix-sept ans ; nous gagnons notre vie sans trop de mal ; nous ne manquons de rien ; nous faisons même de petites économies que nous plaçons tous les ans ; il me manque des enfants ; en voilà deux tout trouvés. Je ne vous demande rien, moi, pour les garder ; je n'en fais pas une affaire. Seulement, je sais que je les aimerais, que je ne les rendrais point malheureux et que vous aurez la conscience tranquille à leur égard. »

Moutier se leva, serra les mains de l'hôtesse dans les siennes et la regarda avec une affectueuse reconnaissance.

« Merci, dit-il d'un accent pénétré. Où demeure votre curé ? »

— Ici, en face ; voici le jardin du presbytère ; poussez la porte et vous y êtes. »

Moutier prit son képi et alla voir le curé pour lui parler de madame Blidot et lui demander un bon conseil. Il faut croire que les renseignements ne furent pas mauvais, car Moutier revint un quart d'heure après l'air calme et joyeux.

« Vous aurez les petits, mon excellente hôtesse, dit-il en souriant. Je vous les laisserai... demain ; vous voudrez bien me loger jusqu'à demain ? Pas vrai ? »

L'HOTESSE.

Tant que vous voudrez, mon cher monsieur ; c'est juste ; je comprends que vous vouliez vous donner un peu de temps pour savoir comment je suis et pour voir installer mes enfants... car je puis bien dire à présent mes enfants, n'est-ce pas ?

MOUTIER.

Ils restent bien un peu à moi aussi, sans reproche ; et je ne dis pas que je ne reviendrai pas les voir un jour ou l'autre.

L'HOTESSE.

Quand vous voudrez ; j'aurai toujours un lit pour vous coucher et un bon dîner pour vous refaire. Et, à présent, je vais voir à mes enfants ; ne voilà-t-il pas les

soins maternels qui commencent ? D'abord il me faut les coucher pas loin de moi et de ma sœur. Et puis, il leur faudra du linge, des vêtements, des chaussures.

MOUTIER.

C'est pourtant vrai ! Je n'y songeais pas. C'est moi qui suis honteux de vous causer ces embarras et cette dépense ; ça, voyez-vous, ma bonne hôtesse, inutile de m'en cacher ; je n'ai pas de quoi payer tout cela ; j'ai tout juste mes frais de route et une pièce de dix francs pour l'imprévu : un cigare, un raccommodage de souliers, une petite charité en passant, à plus pauvre que moi. Par exemple, je peux partager la pièce, et vous laisser cinq francs. J'arriverai tout de même ; je me passerai bien de tabac et de souliers. Il y en a tant qui marchent nu-pieds ! on se les baigne en passant devant un ruisseau, et on n'en marche que mieux.

L'HOTESSE.

Gardez votre pièce, mon bon monsieur ; je n'en suis pas à cinq francs près. Gardez-la ; votre bonne intention suffit, et les enfants ne manqueront de rien. »

L'hôtesse se leva, fit en souriant un signe de tête amical à Moutier et sortit.

(A continuer.)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

“VESPER CHIMES.”

an illustrated catholic weekly for boys and girls.

Publié à Montréal, 67 rue St Jacques. \$1.00 par année, huit pages par No. Cette publication faite dans un très bon esprit, renferme beaucoup de matières variées et intéressantes. La jeunesse anglaise et la jeunesse française l'encourageront sans doute. La traduction est ce qu'il y a de plus expéditif pour apprendre l'anglais, or une matière variée offrant plus de difficultés, exerce davantage encore. Succès au nouveau confrère. Puisse la même piété et le même esprit pratique inspirer toujours les articles du *Vesper Chimes*. Lorsque la jeunesse a la piété et le sens pratique, on peut réaliser avec elle des prodiges.

PROSPECTUS du "COUVENT."

Le Couvent ! voilà bien le titre d'une nouvelle petite feuille destinée à voir le jour en janvier 1886.

Pour qui cette nouvelle petite gazette ? Pour les jeunes filles qui, par milliers, se nourrissent de lait et de miel dans ces maisons solitaires et gracieuses qui s'appellent pensionnats.

Pourquoi cette publication ?

Pour la plus grande gloire de Dieu et pour l'honneur de la Vierge Immaculée.

Que dirons-nous dans *le Couvent* ?

1o Nous dirons à la jeune fille ce qui fait la solide piété.

2o Nous attirerons son attention sur le côté pratique de la vie.

3o Nous lui parlerons *linge, couture, cuisine, basse-cour, jardinage, hygiène domestique, comptabilité de la maison, savoir-vivre et savoir-faire*

4o MM. les curés, ayant à déplorer souvent les imprudences et les écarts de plusieurs jeunes filles de leurs paroisses, nous nous efforcerons de couper le mal dans sa racine en faisant naître dans l'esprit de l'enfant des convictions propres à empêcher un jour ces imprudences et ces écarts.

5o Nous ferons connaître en peu de mots les nouvelles relatives au mouvement religieux et aux vocations religieuses en Canada.

Douce Vierge Marie, Mère du bel amour et Trône de la Sagesse, nous vous constituons aujourd'hui et à perpétuité notre conseillère ordinaire et extraordinaire. Veuillez vous rendre au conseil toutes les fois que nous dirons : *Ave Maria*.

F. A. B.

AVIS

Le Couvent paraîtra une fois par mois, vers le milieu du mois, par livraison de 12 pages, petit format.

L'abonnement ne sera que de 25 centimes par année, c'est-à-dire qu'il sera à la portée de toutes les bourses.

Le Couvent ne paraîtra pas durant les vacances.

J'y crois sans peine.

N. D. de B.

Monsieur le rédacteur de *l'Étudiant*,

Quand je commence à lire *l'Étudiant*, je me dis : il faut payer aujourd'hui.

Quand j'ai fini de le parcourir, il m'a laissé tant de jouissances que je ne pense plus de payer.

En voilà une bonne, n'est-ce pas ? et cependant elle est très vraie.

Donc ci-inclus \$2.00 pour 1885 et 1886.

Croyez-moi.

A. L.

Une BIBLIOTHEQUE en TERRE CUITE

DU VIIIÈME SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST.

(Extrait d'une lecture faite par le Rvd. M. Lamy, à l'Académie de Belgique.)

(Suite.)

Les deux chambres que nous venons de mentionner étaient remplies presque jusqu'au haut par des milliers de briquettes ou tablettes plates et carrées, en terre cuite, portant sur les deux faces une écriture cunéiforme tracée sur l'argile encore fraîche, avant la cuisson. Ces caractères sont si fins et si serrés qu'il faut beaucoup d'habitude pour discerner sans se tromper, les lignes et les lettres. Il est même quelque fois nécessaire de recourir à un verre grossissant. Peut-être la note que me communique mon savant confrère, M. Montigny, explique-t-elle la chose : « On sait que le savant physicien David Breunster présenta à l'Association britannique, en 1852, une lentille plane convexe en cristal de roche de 1 pouce 6/10 environ de diamètre trouvée dans les ruines de Ninive. Ce savant a fait voir que ce cristal ne doit pas être considéré comme un simple ornement, mais comme un véritable appareil d'optique.

Breunster a montré également des échantillons d'un verre décomposé trouvé dans les fouilles de Ninive.

Plusieurs tablettes avaient été brisées, soit par l'effondrement, soit par l'ardeur du feu qui dévora le palais; cependant les morceaux, au moment même de leur découverte, se trouvaient réunis et auraient pu être facilement rassemblés. Mais, au lieu d'y faire attention, les ouvriers zélés se contentèrent de jeter pêle-mêle dans les différents paniers ces débris, qui ensuite furent mis dans des caisses, et dont une partie alla à Bagdad pour aider sir Henry Rawlinson dans ses précieuses recherches, tandis que d'autres allèrent directement à Londres. Ainsi il advint que les débris du même texte furent séparés les uns des autres. L'ordre des tablettes fut troublé d'autant plus facilement que la découverte se fit en plusieurs fois et qu'on ne savait pas les lire.

(A continuer.)

Délassons-nous un peu.

HARANGUE DU CURÉ DE MONTLHÉRY.

Philippe V, devenu roi d'Espagne, passait, en 1707, par Montlhéry, village près de Paris. Le curé, suivi d'un grand nombre d'habitants, se présente devant lui pour lui offrir les hommages de la contrée. « Sire, commença-t-il à dire, les longues harangues sont incommodes, et les harangueurs, ennuyeux : aussi je me contenterai de vous chanter :

Tous les bourgeois de Chartres et ceux de Montlhéry
Ont eu fort grande joie en vous voyant ici.
Petit-Fils de Louis que Dieu vous accompagne,
Et qu'un prince si bon,
Bon, bon.
Cent ans et par delà,
La, la.
Règne dedans l'Espagne.

Le monarque, enchanté du zèle de ce pieux chansonnier, lui dit : « Bis ! si cela ne vous fatigue pas. » Le pasteur obéit, et répète son couplet avec plus de verve et de gaieté. Le roi lui fit donner dix louis pour les pauvres. Celui-ci les ayant reçus, dit au prince avec un aimable sourire : « Bis ! Sire, si cela ne vous fatigue pas à votre tour. »

Le roi trouva le mot plaisant et ordonna de doubler la somme immédiatement.

PONCTUATION MAL OBSERVÉE.

Dans une pièce du plus grand, un acteur devait dire au moment le plus émouvant : « Arrête ! lâche, arrête ! » Sans égard à aucune ponctuation, il entonne de toutes ses forces : « Arrête la charette ! » Une formidable explosion de rires accueillit ce déclamateur si maladroit.

UN HOMME EN QUÊTE DE LUI-MÊME.

Un certain soir, un ivrogne frappé à la Morgue. Toc ! toc ! toc !

« Qui va là ? demande l'homme de service.

— Eh ! c'est moi, répond l'ivrogne. Je viens voir si je ne suis pas à la Morgue ; car voilà huit jours que je ne suis pas rentré chez moi, et, ça commence à m'inquiéter..... »

— *Joyeux Passe-Temps.*

DÉVOTION au SACRÉ-CŒUR de JÉSUS

Notre très illustre et très saint Père Léon XIII vient de donner, comme on sait, un nouvel encouragement à la belle et consolante dévotion au Cœur de Jésus ; ainsi

que nous le voyons dans la très intéressante *Semaine religieuse* de Montréal, liv. du 12 déc. 1885.

Plusieurs prières au Cœur adorable de Jésus dans le très St-Sacrement ont été indulgenciées par le Souverain Pontife, afin, sans doute, d'encourager tous les catholiques à rendre amour pour amour au Cœur si aimant de notre divin Sauveur qui veut établir partout le règne de son amour.

*
* *

Nous voyons avec un bonheur indicible que le nombre des amis du Cœur de Jésus augmente chaque jour avec une rapidité prodigieuse dans les pieuses associations ou sociétés catholiques notamment dans la grande et sainte « Ligue du Sacré-Cœur de Jésus » si justement populaire dans notre vaste et catholique Canada. Espérons donc que par une « immense coalition d'efforts et de prières » cette noble et pieuse phalange se répandra dans le monde entier afin de rallier et rassembler en un faisceau toutes les nations et toutes les œuvres sous le glorieux drapeau du Sacré-Cœur de Jésus.

*
* *

D'ailleurs, nous avons un bel exemple de cette consécration nationale au Cœur adorable de Jésus : dans la très célèbre république de l'Équateur qui, à juste titre, fait la gloire et l'admiration de tous les pays catholiques.

Chacun sait comment cette glorieuse république a arboré ostensiblement et publiquement le saint drapeau du Sacré-Cœur se faisant une gloire et un honneur de marcher intrépidement à l'ombre de cette noble et puissante bannière.

Par conséquent, honneur à cette pieuse et illustre nation ainsi qu'à son héroïque gouvernement qui, nous en avons la douce confiance, aura de nombreux et intrépides imitateurs.

*
* *

Que la presse catholique, généralement si dévouée pour toutes les bonnes œuvres, travaille plus que jamais pour favoriser et encourager la Ligue du Cœur adorable de Jésus-Christ ; surtout en répandant et propageant la magnifique brochure intitulée : *L'Almanach de la Ligue du Cœur de Jésus* déjà bien connu et en vente chez tous les libraires de Montréal.

*
* *

Terminons en reproduisant quelques paroles du Saint-Père relatives au Sacré-Cœur de Jésus.

« Nous désirons de toute l'ardeur de notre âme que la dévotion sincère au Sacré-Cœur de Jésus se propage et se répande sur la terre. Connaissant, en effet, combien elle est salutaire et profitable pour les âmes, nous nourrissons la douce et ferme espérance que de grands biens ne manqueront point d'émaner de ce divin Cœur et qu'ils seront les remèdes efficaces des maux qui affligent le monde. » etc.

UN RELIGIEUX DU SACRÉ-CŒUR.

Ontario, janvier 1886.

CHRONIQUE DE LA FORET.

LA COLONISATION (suite.)

II

Ses moyens d'action.

Parmi les principaux moyens d'action mis au service de la cause de la colonisation, on distingue les suivants :

1o *Les sociétés de colonisation.* La formation de sociétés diocésaines de colonisation, sous le haut et puissant patronage de Nos Seigneurs les Evêques, est venue opérer une véritable et salutaire révolution dans la manière dont se faisait auparavant la colonisation du pays, au moyen de l'initiative privée.

On peut dire que c'est de là que date réellement l'ère de progrès de cette œuvre importante.

Aussitôt que les évêques eurent pris la direction du mouvement et démontré à notre catholique population par leurs paroles, leurs écrits et leurs actes, que la colonisation n'était pas une simple affaire de spéculation, mais une œuvre d'une importance vitale, pour la religion comme pour la patrie, on vit cesser peu à peu cette terrible plaie de l'émigration, qui dépeuplait alors si rapidement nos campagnes. Nos braves colons s'enfoncèrent courageusement dans la forêt, y établirent leur demeure et jetèrent les bases d'établissements aujourd'hui prospères, qui sont devenus des points de ralliement pour les colons dissimés dans les environs.

2o *La politique des chemins de fer.* Les voies ferrées sont les artères naturelles de la colonisation. C'est à elles que se rattachent les différents chemins de colonisation ouverts par le gouvernement, comme autant de ramifications destinées à porter l'aisance et le confort à tous

les centres un peu importants, à tous les groupes de colons que le besoin d'action ou de liberté a poussés vers la forêt.

La politique des chemins de fer (que des hommes à vues étroites ont si fort blâmée chez quelques uns de nos gouvernants) a contribué plus que toute autre chose au développement de nos ressources nationales.

C'est d'ailleurs facile à comprendre. Que l'on ait des chemins de colonisation aussi nombreux et aussi beaux que l'on voudra, on ne persuadera jamais à un homme sensé de s'enfoncer à une cinquantaine de milles ou plus dans la forêt pour aller établir sa demeure dans une vallée solitaire, quelque belle qu'elle soit, quelque fertile que soit le sol, car il sait que le transport des produits de sa ferme lui coûtera plus cher qu'ils ne valent.

Mais qu'un chemin de fer vienne à passer par cet endroit, oh ! alors, il ne regarde plus à la distance qui le sépare des contrées de commerce, parce qu'il sait que l'on viendra chercher ses produits chez lui, et qu'alors il pourra, même en les vendant à bon marché, réaliser un bénéfice.

On ne saurait donc trop encourager la construction de voies ferrées sur tous les points colonisables du pays.

D'ailleurs, plus nous aurons de chemins de fer, moins les compagnies auront de chances d'exercer le monopole odieux qui, en certains endroits, détruit complètement toute initiative de colonisation, ou du moins toute chance de succès.

C'est ainsi, par exemple, que les cultivateurs paient, pour un billet de seconde classe de Montréal à Toronto (333 milles) environ \$4.50, tandis que sur le Pacifique, de Montréal à Callander (344 milles) on paie \$9.20.

De Callander à Mattawa (25 milles,) sur le même chemin (le C. P. R.), on paie \$1.00 !

Heureusement que l'on parle d'une autre ligne qui doit relier Ottawa à Sudbury, en passant près de celle du Pacifique : puisse-t-elle être bientôt construite !

Malgré tout ceci, il n'en reste pas moins avéré que le chemin de fer du Pacifique a déjà fait faire un pas immense à l'œuvre de la colonisation, et que la construction de nouvelles voies ferrées facilitera encore l'établissement de nombreuses colonies, dans les immenses et fertiles vallées situées au nord du Pacifique canadien.

SILVIO.

(A continuer.)

GYMNASTIQUE INTELLECTUELLE

NOUVELLES DIFFICULTÉS

1. *Problème.*

Les trains express voyageant entre Ottawa et Winnipeg font le trajet entre ces deux villes en cinq jours; un train part chaque jour de chacune de ces deux villes, à six hrs du matin. Combien de trains express rencontrent-ils durant le trajet d'une ville à l'autre, s'il n'y a pas d'autres trains express sur la ligne?

Brooks (modifié.)

2. *Problème*

Quelle différence y a-t-il entre une demi-douzaine de douzaines et six douzaines de douzaines.

Brooks.

3. *Mots carrés.*

Celui dont on parle le plus
Ce qui jamais n'a de surplus
Un soutien de couverture
Bonne liqueur quand elle est pure.

V. P.

4. *Problème.*

Quelle parenté y a-t-il entre vous et le frère du beau-frère de votre mère, s'ils ne sont que deux frères dans leur famille?

Brooks.

5. *Histoire du Canada.*

Combien avons-nous de collèges classiques dans la province de Québec et la date de leur fondation?

6. *Moyen de savoir si quelqu'un se porte bien.*

Lorsqu'une personne est bien portante, combien de fois le poulx lui bat-il par minute?

7. *Problème.*

Le diamètre d'une boule pesant 32 lbs. est de 6 pouces; quel est le diamètre d'une autre boule pesant 4 lbs?

C. D.

Rigaud, Qué.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Curiosités de l'Histoire de France. — Sous ce titre *Curiosités de l'histoire de France*, le R. P. J. Laporte, S. V. a eu l'heureuse idée de donner aux élèves du Collège Joliette dans une jolie publication bi-mensuelle, les événements dramatiques, les anecdotes piquantes, les points d'un intérêt particulier de son cours d'histoire. Il laisse de côté l'érudition et la méthode compassée: ses légères esquisses serviront à compléter les leçons trop sérieuses de la classe; elles jetteront sur les faits et les hommes la lumière, les couleurs et la vie sans lesquelles la science n'offre aucun attrait à la jeunesse. Les capacités littéraires bien connues et le savoir historique du R. P. assurent à cette publication un succès mérité.

Vie de M. Dominique Granet par M. P. Rousseau, P. S. S.

Cette vie de M. Granet est fort intéressante et très édifiante. MM. les ecclésiastiques et les pieux fidèles feront grand profit de cette lecture. L'intérêt que présente la vie de ce digne supérieur de St-Sulpice est encore augmentée par les réflexions de l'auteur, réflexions brèves mais pleines de sens pratique. La justesse des appréciations sur certains faits relatifs à l'histoire de France donnent encore de la valeur à cet ouvrage. Nous sommes heureux de pouvoir payer ici ce juste tribut à notre ancien professeur de rhétorique.

Almanach canadien de J. A. Langlais. Plein de renseignements relatifs à l'organisation religieuse et civile dans la Puissance du Canada.

L'Impartial devient quotidien tout en conservant l'édition hebdomadaire. Ce journal a su se faire en peu de temps beaucoup d'abonnés. Il tend à prendre une place de plus en plus haute dans le journalisme canadien.

La Justice vient de paraître à Québec — haut ton — nous souhaitons à cette feuille d'être digne toujours du beau nom qu'elle porte.

Les Nouvelles Soirées Canadiennes, un moment interrompues, vont reprendre. L'abonnement sera de deux piastres. Encourageons la littérature canadienne.

Riel par Ernest Tremblay. — Brochure de 80 pages, publiée à St-Hyacinthe, des presses à vapeur de l'Union.

Le caractère de *l'Etudiant* nous empêche pour le présent, de nous prononcer sur la valeur historique et sur la signification politique de cette brochure. Disons seulement qu'elle est supérieure au point de vue de la forme.

F. A. B.

La Gazette de Joliette et l'Etudiant. — *L'Etudiant* est entré dans sa deuxième année d'existence et la mission à laquelle il se dévoue ainsi que l'habileté et la vigueur de sa rédaction en font, à beaucoup de titres, une publication précieuse qui ne pourra jamais cesser de mériter un encouragement tout particulier.

Séminaire de Ste-Thérèse, 13 jan. 1886

A Monsieur F. A. Baillaigé,

Je vous envoie \$10.00 pour 20 abonnements à *l'Etudiant*.

Votre serviteur

J. U. BRULÉ, Ecclés.

N. B. Ce numéro renferme 20 pages au lieu de 16. Nous en agissons ainsi, afin de compenser un peu pour les vacances pendant lesquelles *l'Etudiant* ne paraît pas.